



HAL
open science

Identités non-figées, révolte, similitudes : le soi et l'autre dans Thérèse en mille morceaux de Lyonel Trouillot

Dieulermesson Petit Frère

► To cite this version:

Dieulermesson Petit Frère. Identités non-figées, révolte, similitudes : le soi et l'autre dans Thérèse en mille morceaux de Lyonel Trouillot. *Legs et Littérature*, 2018, *Littératures et Francophonies*, 12, pp.15-31. hal-03354795

HAL Id: hal-03354795

<https://hal.science/hal-03354795>

Submitted on 28 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

IDENTITÉS NON-FIGÉES, RÉVOLTE, SIMILITUDES : LE SOI ET
L'AUTRE DANS *THÉRÈSE EN MILLE MORCEAUX* DE LYONEL
TROUILLOT

Dieulermesson PETIT FRERE

Lyonel Trouillot est l'un des auteurs majeurs de la littérature haïtienne contemporaine, une voix notoire dans le cercle littéraire de ces vingt dernières années. L'acuité de son esprit, la justesse de son art et la finesse de son écriture – un phrasé poétique qui pèse autant dans son œuvre romanesque que dans sa poésie –, adjointes à sa perspicacité et l'impétuosité de son dire sur le social, contribuent à faire de lui un écrivain à poigne dans le milieu littéraire. Certains écrivains et critiques de sa génération vont jusqu'à le considérer comme un mage, un mentor pour bon nombre de créateurs qui commencent à faire leurs premières armes dans le champ littéraire. D'autres lui reprochent son conservatisme effréné et son sens de la polémique jugé parfois insipide et gratuit. D'autres encore lui en veulent pour son étroitesse d'esprit – il est vrai que l'homme est de petite taille mais est-ce un fait suffisant pour le juger ? – pour la légèreté et le peu d'objectivité avec lesquels il traite les questions ne relevant pas de son clan. Né en 1956, dans la foulée des événements devant porter François Duvalier à la magistrature suprême du deuxième pays indépendant de l'Amérique (juste derrière les États-Unis) et la première République noire à avoir sauté les chaînes de l'esclavage, Trouillot est issu d'une grande famille d'intellectuelle de la petite aristocratie noire de la fin du dix-neuvième siècle haïtien. Homme de gauche, proclame-t-il à tout bout de champ, dans ses écrits comme dans ses discussions, il va s'en dire qu'entre l'homme et l'écrivain, il existe une cloison étanche.

Romancier, nouvelliste, essayiste et (essentiellement) poète, auteur d'une œuvre assez profonde, très exigeante et bien ancrée dans la réalité de sa terre, son travail de création jouit d'une bonne presse tant dans son pays qu'au-delà des frontières. L'un des axes majeurs de cette production repose sur le choix d'un élément récurrent et qui témoigne de son unicité, à savoir la question de l'autre. Altérité et identité sont donc deux concepts liés qui, comme des langues d'origine distincte, partagent des affinités, des lieux et des rapports de proximité. Car évoquer la question de l'identité, c'est déjà poser sur un autre plan la question de la différence et donc du particulier, de l'autre. Dès lors tout se résume et se fonde sur une dynamique de relation voire une relation dynamique basée sur « une reconnaissance de l'altérité dans l'identique »¹. Partant de ce principe, il devient impérieux de se demander s'il est possible d'exister sans l'autre ou vivre en vase clos avec ses tabous, ses idées et sentiments sacro-saints dictés par sa classe ou son milieu ? Dans le roman *Thérèse en mille morceaux* de Lyonel Trouillot cette équation est mise en lumière à travers les frustrations, les maux et les folies, la perte de repères et le déni que peut engendrer cette forme d'oppression qui ne dit pas son nom.

Peut-on vraiment considérer l'autre comme nécessairement ou foncièrement étranger ou le miroir de soi ? Existe-t-il une identité figée ou fixée à l'avance en dehors des rapports avec l'espace social ? Quel est le poids des non-dits, des interdits dans la construction et le façonnement de soi ? En quoi ces éléments-là, perçus ou conçus dans la plupart des cas comme blocage, aident-ils à prendre conscience de soi et à mieux se connaître ? Notre propos tentera, dans la mesure du possible, à la lumière d'une approche axée sur l'analyse du sujet, de l'histoire et du social, d'établir le rapport de l'individu au social – ce qu'il doit à autrui et à soi –, le rôle des préjugés, les *a priori* comme mécanisme de blocage à la réalisation de soi.

De Pascal à Sartre², la question de l'engagement a toujours été un axe important du fait littéraire. Autrement dit, depuis le début du vingtième siècle, l'après-guerre, « la littérature [s'est] passionnément occupée des questions

1. Patrick Colin, « Identité et altérité », *Cahiers de Gestalt-thérapie*, No 9, 2001, p. 55.

URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2001-1-page-52.htm>, Consulté le 12 septembre 2018.

2. En référence à l'essai de Benoît Denis, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris, Points, 2000.

politiques et sociales, et désireuse de participer à l'édification d'un monde nouveau... »³. D'un art pur qui veut que l'activité littéraire se doit de se focaliser sur le travail de la forme, l'on passe à un art social, où l'écrivain prend la figure d'un acteur non-étranger au corps social et articulant un type de discours ou de parole qui prend acte du phénomène et/ou du débat sociopolitique. À cette forme d'acteur, Barthes propose d'associer la figure de l'écrivain-écrivant⁴ à une fonction sociale et fait de l'usage de l'écriture institutionnalisée une pensée. C'est au regard de cette réalité portant sur la situation de l'écrivain – laquelle a été évoquée par Sartre⁵ à la fin de la première moitié du vingtième siècle – qu'il convient d'interroger les enjeux de la littérature, à savoir ce qu'elle est, son essence et sa fonction. Une question ritournelle opposant des points de vue différents sans toutefois résoudre l'équation. À cet effet, Émeric Moussavou identifie deux tendances qui peuvent être considérées comme tentatives de réponse à la question et propose, du coup, deux visions différentes de la littérature.

La première de ces visions est celle qui pense que la Littérature n'a de sens que dans sa vocation à servir des causes concrètes, pragmatiques. Dans le fait qu'elle est utile à la société. Autrement dit que la littérature ne devait-être utilisée et qu'elle n'a que comme seul objectif de mener des combats au profit d'une

3. Ibid., p. 17.

4. Voir Roland Barthes « Écrivains et écrivants », *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, pp. 147-154. À bien suivre le développement de la pensée de Barthes, l'écrivain-écrivant est l'intellectuel qui porte une parole dont la source n'est autre que l'université. Il produit de la pensée, prend position, oppose et propose sans souci de travail sur la langue. Selon lui, « Sa fonction ne peut être elle-même que paradoxale : il provoque et conjure à la fois; formellement, sa parole est libre, soustraite à l'institution du langage littéraire, et cependant, enfermée dans cette liberté même, elle secrète ses propres règles, sous forme d'une écriture commune; sorti du club des gens de lettres, l'écrivain-écrivant retrouve un autre club, celui de l'intelligentsia ». (Cf.: p. 153). Alors que Benoît Denis voit dans la notion d'"écrivain-écrivant" de Barthes, « l'appellation derrière laquelle on a reconnu l'écrivain engagé, et dont Sartre est sans doute l'incarnation majeure. [...] il faut distinguer en droit l'intellectuel (l'écrivain) de l'écrivain-engagé (l'écrivain-écrivant) : à la différence de l'intellectuel qui se constitue comme tel en quittant le terrain de la littérature, l'écrivain engagé souhaite faire paraître son engagement dans la littérature elle-même; ou pour le dire autrement, souhaite faire en sorte que la littérature, sans renoncer à aucun de ses attributs, soit partie prenante du débat sociopolitique ». (Benoît Denis, *Op. Cit.*, pp. 22-23).

5. Voir Jean-Paul Sartre, « La situation de l'écrivain en 1947 », *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948, pp. 169-308.

*cause qui prend en compte la condition de l'homme. Elle n'a d'autres mobiles que de servir un intérêt social ou populaire. Dans ce sens, son essence est clairement l'engagement. [...] La seconde orientation de la littérature estime que la littérature n'a d'importance que lorsqu'elle se préoccupe essentiellement du langage ou de l'écriture. C'est-à-dire qu'elle n'a de sens que dans le fait qu'elle ne sert qu'elle-même. Autrement dit qu'elle n'a d'autres visées que de servir la Lettre ou le Style*⁶.

À lire l'œuvre de Lyonel Trouillot, il va sans dire qu'il fait figure d'un écrivain-écrivain, car c'est une œuvre qui se veut au « service d'un intérêt concret »⁷, à savoir le vivre-ensemble qui rassemble ainsi l'ensemble des aspirations individuelles. Elle pose le questionnement du soi par rapport à autrui dans une logique de construction identitaire. De son premier roman, *Les fous de Saint-Antoine* à *Ne m'appelle pas Capitaine*, le tout dernier paru récemment chez Actes Sud et réédité à Port-au-Prince, il y a toujours cette « conscience de la relation aux autres considérés dans leur différence »⁸, cette part d'altérité qui définit le héros trouillotien dans l'évocation ou l'expression de son moi. Paru en 2000 chez Actes Sud, *Thérèse en mille morceaux* est le quatrième roman de Lyonel Trouillot et le premier à avoir été publié à l'étranger et à l'avoir fait connaître sur la scène internationale. Dans ce roman, Trouillot pose un regard non moins critique sur la difficulté d'être soi et d'être au monde, sur les différences et les similitudes, la soumission et la révolte.

Récit d'une crise et d'une folie, *Thérèse en mille morceaux* est également le roman d'une possession. Histoire d'une quête, de construction et de libération de soi, ce roman est une invite à l'expérience introspective et la renaissance individuelle. Un matin de l'année 1962, Thérèse Médard, née Décatrel, prend l'autobus et laisse la ville du Cap à destination de l'inconnu. Ayant pour tout

6. Emeric Moussavou, *La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : approche comparée des littératures africaine, insulaire, maghrébine et caribéenne*, (Thèse de doctorat), Université de Limoges, 2015, pp. 8-9.

URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01187177>. Consulté le 28 août 2018.

7. Ibid., p. 9.

8. Claude Benoît, « Quand "Je" est un autre. À propos d'Une belle matinée de Marguerite Yourcenar », *Relief*, 2, N 2, 2008, p. 147. URL:

<http://www.revue-relief.org> Consulté le 12 septembre 2018.

bagage son journal intime et son passé difficile et dramatique qu'elle laisse désormais derrière elle, ce passé lourd qui l'a rendue confuse et nonchalante, Thérèse se laisse dans cet examen d'elle-même pour mieux se connaître. Tout au long de ce voyage, elle revient sur ce passé lointain, toutes ces années dans la maison familiale, d'abord aux côtés de sa mère et de sa sœur Élise, puis aux côtés de son beau-frère Jérôme et son mari Jean, où elle n'a existé que dans le faire-semblants sans cette possibilité de se connaître réellement, de savoir qui elle est effectivement. Puis, une autre Thérèse, son double, s'empare d'elle, l'incite à prendre conscience de sa claustrophobie, son état prisonnier qu'elle entreprend cette longue marche vers sa libération et vers la lumière.

Tout comme *La belle amour humaine, Yanvalou pour Charlie, Thérèse en mille morceaux* pose un problème capital, celui de l'énigme identitaire au regard de soi et de l'autre. La question de l'altérité constitue d'ailleurs le fondement sinon le point focal de l'ensemble de la production romanesque de Trouillot. Il y a chez lui – l'écrivain – cette obsession et cette passion du collectif et du vivre-ensemble qui envahit son œuvre. Et aussi son mal-être quant à cette « tension [chronique] entre le "je" et le "nous". Le nous dans une société comme la société haïtienne est déjà un "nous" impossible, parce les différences de classes sont telles qu'il n'y a pas de sphère commune de citoyenneté en Haïti. Il n'y a pas, dit-il, un "nous" haïtien qui réunisse tout le monde »⁹. Habité par des thématiques comme l'enfance, la ville, l'identité et l'altérité, il se montre très préoccupé et assez remonté contre les inégalités, les clivages sociaux et le déficit de citoyenneté qui sont, entre autres, des accroc à l'établissement d'une société juste, selon l'idéal de Platon, où « chaque individu [aura cette capacité] de se suffire à lui-même »¹⁰ et rejetant du coup, l'enfermement et l'assujettissement de soi et de l'autre.

L'histoire de Thérèse est assez proche de l'allégorie de la Caverne de Platon. Dans *Le mythe de la caverne*, le disciple de Socrate imagine des hommes qui, enfermés dans une grotte depuis leur enfance, sans contact avec le monde extérieur, prennent pour vrai les ombres qu'ils voient se refléter sur les murs

9. Thomas C. Spear, « Lyonel Trouillot, Cinq questions pour Île en île », *Île en île*, 2011.

URL : http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/media/5questions_trouillot.html, cité par Nadève Ménard, Lyonel Trouillot, *Les enfants des héros*, Paris, Honoré Champion, 2016.

10. Platon, *Œuvres complètes : La République*. Livre II, [Traduction et notes par Robert Baccou], Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 57, 369b.

suite à une petite « projetées par une lumière qui, comparée avec le soleil, n'est elle-même qu'une image »¹¹. Toute sa vie, du moins jusqu'à ce jour où il s'est produit chez Thérèse cette insurrection de l'âme, elle s'est emmurée dans un conformisme à outrance, cause de son hébétude, sa crédulité, son ineptie et sa privation de soi. Attachée aux traditions que sa sœur Élise n'a pas cessé de sacraliser, étrangère aux lois du changement, elle n'a « eu, aimé, été [que] ces meubles, cette vaissellerie, ces icônes de vieilles saintes défigurées, ce parler roide, amidonné, sans incartades ni divergences ? »¹².

À un certain moment, il y a eu ce passage de l'héroïne des ténèbres de l'ignorance à la lumière, à la vérité, à force d'être habitée par son double, l'autre Thérèse plutôt indépendante et insoumise. Cette prise de conscience ou encore cette élévation de soi où l'on voit la narratrice prendre un certain recul par rapport à ses opinions, à toutes ses idées reçues, traduit cette volonté de sortir des faux-semblants, de distinguer ce qui est réel de ce qui est illusoire et apparent. Ce roman se veut un conte initiatique et philosophique qui prône l'indépendance d'esprit, l'autonomie de la pensée et une certaine idée de la liberté d'agir en concevant soi-même sa propre vision du monde. C'est donc à cet instant-là que Thérèse commence à naître (de nouveau), devient elle-même, libre et responsable parce qu'affranchie des mythes et des illusions du réel. Aussi est-il dit qu' « On ne naît jamais que deux fois : la première au monde, la deuxième à soi-même »¹³. On verra tout aussi bien que ce n'est que ce soir-là quand « j'ai choisi de passer ma dernière nuit avec les jumeaux »¹⁴, ce soir-là où elle « a fait l'amour toute la nuit avec une paire d'adolescents »¹⁵ qu'elle découvre et goûte vraiment à l'amour jusqu'à pouvoir le déconstruire, puis le reconstruire en fonction de sa perception et en parler à sa mère :

Après tout, il n'y a jamais que tant de gestes, de rythmes, de postures. Mais jamais plus je ne ferai l'amour avec un roi derrière la tête, un évangile, une ville, une histoire, un héritage. L'amour est ce moment où le corps s'arrache à la durée, ce pied de nez au temps démaillé, l'instant pour soi sans devenir ni

11. Ibid., p. 271.

12. Lyonel Trouillot, *Thérèse en mille morceaux*, Arles, Actes Sud, 2000, p. 19.

13. Ibid., p. 99.

14. Ibid., p. 105

15. Ibid., p. 112.

*origine. L'amour, Mère, est ce qui déborde. Tu vois, il me reste un peu de pudeur : j'ai dit amour où je voulais dire sexe*¹⁶.

Thérèse Décatrel, c'est aussi Claire Clamont, cette héroïne d'*Amour* – le premier récit de la trilogie *Amour, Colère et Folie* de Marie Vieux-Chauvet – qui a appris à vivre enfermée dans son monde avec ses hallucinations, ses peurs interdits et ses faux-semblants. Les deux sont issues de la moyenne bourgeoisie mais n'étaient pas pour autant riches car dans les deux cas « Père avait cédé la plupart de ses terres les derniers mois avant sa mort »¹⁷. Elles ont vécu, l'une comme l'autre, cloîtrées dans « une maison morte »¹⁸ (Claire n'avait certes pas de mari mais elle convoitait celui de sa sœur) et choisi le journal intime, donc l'écriture, comme mode d'extériorisation. Au lieu d'être un lieu de refuge et de construction de soi ou « l'expression [de cet] ultime recours quand on veut échapper à la bêtise humaine, à l'euphorie dans l'absurdité et de la banalisation de la vie humaine »¹⁹, la maison, ici, doit être perçue comme un espace d'enfermement, de passivité et de repli sur soi. Elle a donné lieu au développement de la haine, la jalousie et du rejet de l'autre. Elles sont donc « Trois femmes dans une maison morte, incapable de s'aimer, de décider ensemble de leur vie, leur affection toujours subordonnée à un ordre »²⁰, voilà comment, se détachant peu à peu de ses chaînes, elle finit par se rendre compte de cette situation d'incommunicabilité, d'angoisse et d'isolement qui règne dans la demeure familiale. Thérèse est à la fois sujet et objet de sa quête, de sa redécouverte de soi. L'évocation des images de son passé – donc de son enfance – se veut être un jeu de miroir à travers duquel, tout en s'observant, elle observe aussi le reflet de son âme malade et emprisonnée. L'acte est à inscrire dans un élan de dévoilement de sa personne pour mieux se débarrasser de ses préjugés, ses angoisses et toute forme d'obstacle à sa construction identitaire.

En effet, le roman *Thérèse en mille morceaux* nous apprend deux choses fondamentales : la première est que l'on n'existe que par rapport à l'autre et la

16. Ibid., p. 105.

17. Ibid., p. 26.

18. Ibid., p. 95.

19. Jean-James Estépha, « La maison : lieu de refuge et de combat dans l'œuvre de Marie Vieux-Chauvet », *Marie Vieux-Chauvet, Legs et Littérature*, No 8, Port-au-Prince, LEGS ÉDITION, 2016, p. 117.

20. Op. cit., p. 95.

deuxième est qu'il faut apprendre à se détacher de soi pour s'observer comme on se regarde dans un miroir afin de mieux se connaître et se construire. Toute sa vie ou plutôt durant ses vingt-six premières années, Thérèse, « née vieille en l'an trente-sept. Fermée comme un enclos »²¹ n'a été que l'ombre d'elle-même, une morte, cette femme dans un corps inerte qui n'a fait que regarder sa vie se faire à partir des clichés, des croyances et des codes de conduites imposés par la société et une mère jugée trop puritaine. Incapable de révolte et de remise en question, elle ne fait qu'intérioriser les inepties sans autre forme de procès.

L'adhésion à cet ordre me sembla naturelle, rien n'est plus vain que la révolte. De manière instinctive, j'occupais ma place dans les rangs. Je n'avais pour toute vérité qu'une conscience aiguë du lignage. L'idée même m'était inconnue que les choses, les êtres, les pensées pouvaient exister dans des rapports d'opposition. J'ai toujours vécu comme on obéit à une prescription sans interroger le bien-fondé du diagnostic. Sans désir de passer la porte, le symbole de mes dissemblances...²²

Au départ, elle ignorait qui elle était vraiment puisqu'elle n'a jamais existé. Tout ce qu'elle fut ne tenait qu'à un corps, au train-train quotidien, à ces rêves et ces chimères de petite fille au rire candide, à ce mari avec qui elle est entrée « dans le mariage comme dans un métier, chacun tenant son rôle avec application... »²³ et à qui elle a offert ce corps – rien que par habitude. Tout comme sa sœur, sa présence tient lieu de cette non-existence qui la définit et emprisonne sa conscience, son être. Tout a basculé au moment où surgit l'autre, son double qui se détache d'elle et l'observe, l'aide à s'assumer et à sortir de sa léthargie. « C'est donc face à l'amputation d'une partie d'elle-même, face à ces vexations, écrit Alba Pessini, que s'insurge l'autre Thérèse qui induit la protagoniste à revendiquer, et enfin à s'approprier, une partie d'elle-même qui lui appartient et dont elle ne peut se passer »²⁴. Et c'est l'autre Thérèse ou encore grâce à son influence, son incidence sur sa petite personne qui la pousse à

21. Ibid., p. 22.

22. Ibid., p.23.

23. Ibid., pp. 12-13.

24. Alba Pessini, « Littérature et société dans l'œuvre de Lyonel Trouillot », *Identités, Races et Couleurs, Legs et Littérature*, No 9, Port-au-Prince, LEGS ÉDITION, 2017, pp. 23-24.

s'insurger contre l'ordre établi si bien qu'elle s'est écriée : « Élise et moi, nous nous sommes construites dans cette culture de la conformité »²⁵. D'où ce qui l'amène à l'écriture, cette soif, cette envie et cette volonté de combler ce vide, cette distance qui la sépare, elle Thérèse, la soumise et la résignée, du monde extérieur complètement inconnu à ses yeux. Ainsi Thérèse s'affranchit, se recrée, devient autre et se prend en charge. D'où Yves Chemla a raison de souligner que « ce qui se déplie insensiblement dans l'écriture, c'est la possibilité de se découvrir soi-même, notre propre réalité, ce que nous sommes à nos yeux, et non pas en effigie, ce que les autres ne peuvent connaître, car ils ne voient que le spectacle et jamais ne peuvent être bien sûr de ce qu'il signifie »²⁶. Ainsi, en écrivant son passé et en laissant sa vie s'écrire tout en (se) décrivant son manque, elle arrive à se construire et donc à se créer et à écrire son futur dans le présent. N'est-ce pas là cette idée qu'évoquent les pre-mières pages de son journal ? Thérèse prend sur elle le droit et la résolution de donner un sens à son non-être : « Ces notes sont à la fois mon repli et mon déploiement, mon ratage et ma mise à jour. À défaut d'une parole droite, j'écris pour rassembler mes voix »²⁷. Ainsi, les notes sont-elles l'inventaire de « l'exercice de reconstitution de ce que disent m[c]es voix »²⁸. Et tout au début de son journal, elle tenait à le préciser clairement : « ...j'écris pour savoir de combien de Thérèse j'ai été le pantin »²⁹. Et dans ce jeu d'écriture où l'on voit les deux Thérèse se substituer l'une à l'autre à travers l'alternance des je et elle, le caractère apathique de l'héroïne s'estompe peu à peu par la présence constante de son double dotée de cette « capacité de renverser les frustrations qui ont dicté la vie de Thérèse, grâce notamment au langage em-ployé pour nommer l'innommable. Le langage ordurier, voire même obscène, dont elle fait usage traduit la libération d'inassouvissements longtemps soufferts comme le tabou du sexe »³⁰.

En effet, *Thérèse en mille morceaux* n'est pas un roman qui porte uniquement sur la question de l'individualité ou l'individualisme en dehors du collectif

25. Ibid., p. 24.

26. Yves Chemla, « Thérèse en mille morceaux », *Notre Librairie*, 145, 2001.

27. Lyonel Trouillot, *Thérèse en mille morceaux*, Arles, Actes Sud, 2000, p. 13.

28. Ibid., p. 16.

29. Ibid., p.11.

30. Alba Pessini, « Littérature et société dans l'œuvre de Lyonel Trouillot », *Identités, Races et Couleurs, Legs et Littérature*, No 9, Port-au-Prince, LEGS ÉDITION, 2017, pp. 23-24.

mais, et il faut le souligner à l'encre forte, une réflexion sur la quête de connaissance de soi, du rôle de l'autre dans le rapport du sujet au monde et à soi. Tout le long du déroulement du récit, on a eu affaire à une Thérèse étrangère au monde, à l'autre et à soi. Elle n'a jamais existé. Elle a pris la forme d'une entité cosmopolite, hétérogène. En d'autres termes, Thérèse a été une absence ou plutôt un être vide, un non-être qui cherche à donner forme à son existence dans un double mouvement de jeu du dire et du silence. En revenant sur son passé, elle tente de découvrir sa véritable identité, sa personnalité et tout ce qui constitue les traits de son caractère. Elle procède donc par un examen de ses actes et ses idées, sa perception et son rapport avec les autres, particulièrement sa petite famille. Et en recourant à l'autobiographie, elle se met à découvrir pour pouvoir résoudre l'énigme de sa vie, de sa personne. Toute sa vie, elle a vécu avec les préjugés et les prescrits de sa mère très attachée aux normes et aux conventions sociales qui ne font qu'empoisonner sa vie et l'empêchent de se découvrir et se connaître. « Une femme qui n'a pas su sauter à la corde jusqu'à cent, marcher seule dans la rue, répondre au salut d'un passant, parler sans s'inventer un double, penser son corps et sa parole sans se le cacher à elle-même, saura-t-elle jamais dire qui elle est ? »³¹, se déplore-t-elle.

Dans ce récit à la fois concis et construit à partir d'un rythme poétique mesuré et épris d'une force de parole assez évocatrice, Lyonel Trouillot évoque deux mondes distincts dont l'un est l'opposé de l'autre : la prison et la liberté. Ainsi, tout au long de l'histoire, on a pu voir et comprendre que l'éducation rigide et religieuse reçue par Thérèse n'a fait que la maintenir dans les fers et la rendre incapable de penser et d'agir sur le monde. Elle a passé plus de vingt ans à vivre loin du monde, loin des autres et d'elle-même, enfermée dans les préceptes religieux, le respect des institutions, des normes et conventions sociales jusqu'au jour où surgit l'autre Thérèse qui lui ouvre les portes de la liberté, l'aide à s'échapper de cette captivité et à s'assumer. « Depuis la venue de l'autre Thérèse je constate en moi-même des changements de personnalité. Jamais, avant elle, je n'avais pensé à la beauté. Aujourd'hui, dans ma solitude, je me regarde et je m'évalue »³². Du coup, sa vision s'éclaircit, son esprit se libère et son rapport au monde change. Stéphane Laurence a raison de sou-

31. Op. cit., pp. 64-65.

32. Ibid., p. 54.

ligner que « Les autres et leurs influences sont les médiateurs nécessaires par lesquels le sujet peut se constituer en tant que tel et élaborer un rapport au monde »³³. En s'affranchissant des dogmes, de cette forme d'aliénation qui l'a privée de son être, Thérèse prend conscience d'elle-même et se délivre de tout ce qui l'a retenue muette, dépossédée d'elle-même, se soulève, élève sa voix et se révolte. Depuis, elle apprend à tout assumer : son corps, son plaisir, et surtout l'amour pour savoir, en fin de compte, que « vivre c'est répondre à l'appel du baiser »³⁴ et pour aussi se rendre compte que Jean, son mari, « cet homme-là fut dans ma vie une sorte de non-acte »³⁵. Ce réveil de la protagoniste inaugure donc un changement radical dans sa vie, sa vision du monde et la rend conscient de son être. Ainsi en se rapprochant de cette « chose qui ressemble à la liberté »³⁶, et qui, de fait, se définit comme telle, elle a eu un ultime sursaut de révolte contre son quotidien morbide. Et ce n'est pas sans raison qu'elle a choisi la route, le dehors, pour (re)naître. La route fait allusion à la rencontre, aux retrouvailles et aux départs également, l'horizon étant toujours devant soi. Et son geste est très significatif : « [...] Thérèse se tient au bord de la route, devant la falaise, regarde le flanc de la montagne et lance ses carnets dans le vide »³⁷. D'où elle se débarrasse de tout : son passé, ses *a priori* et toutes les formes d'obstacles pour devenir un vrai "être" en marchant à sa rencontre. C'est ce que traduit les dernières phrases du roman –donc son journal : « J'ai choisi un matin pour naître. Sur une route. Je portais ce jour-là ma robe la plus légère »³⁸.

Thérèse en mille morceaux termine sur une note d'espoir. L'héroïne se lance dans une nouvelle aventure qui entend donner une autre direction à sa vie et l'aider à comprendre aussi bien le sens/l'essence des choses et le fonctionnement du monde. C'est ce qu'elle affirme elle-même dans l'explicit de son journal : « J'ai choisi un matin pour naître. Sur une route »³⁹. L'image

33. Stéphane Laurence, « Le regard psychosocial : l'autre et moi. Vers une psychologie psychosocial des prises de position », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2006, vol. 3, No 71, pp. 55-64. URL : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologiesociale-2006-3-page-55.htm> Consulté le 12 septembre 2018.

34. Op. Cit., pp. 104-105.

35. Ibid., p. 103.

36. Ibid., p. 113.

37. Ibid., p. 114.

38. Ibid., p. 115.

39. Ibid., p. 115.

de la route fait appel à la découverte, la quête. L'acte de Thérèse marque du coup sa présence immédiate dans le monde et lui permet de se saisir comme sujet pensant, agissant qui rend possible son existence comme auteure et acteur de sa vie. Aussi est-il clair qu'il revient toujours à soi de signifier sa naissance et sa présence au monde. Laisser à autrui le soin de penser et de décider de la conduite de sa vie est un acte de dépendance et de déni de soi où l'individu se fait prisonnier des consciences des autres et ne pas avoir la capacité d'être (à soi). L'individu se retrouve ainsi enfermé dans son corps – un corps qu'il ne connaît même pas – et dans les pensées des autres qui font de lui un "non-être" comme l'a été Thérèse, elle qui « aura mis trente pour arriver jusqu'au plaisir »⁴⁰.

En effet, le roman de Lyonel Trouillot attire l'attention sur un fait d'importance, à savoir l'individu est cet être incapable de vivre en clos, que son développement doit s'inscrire dans une sorte de dynamisme et d'ouverture constamment orienté vers le monde extérieur. Son rapport avec l'autre est certes déterminant dans son évolution, mais il se doit aussi de s'engager dans sa quête de soi en se libérant de la tutelle d'autrui pour penser par lui-même. Il est vrai que la société est régie par des normes, des lois et des conventions qui fixent les limites et les responsabilités de chacun, l'individu ne doit pas pour autant se confiner dans un rôle d'observateur et prendre pour des vérités absolues et immuables tout ce que lui est imposé. Tout en étant membre d'une communauté ou d'une corporation – qu'elle soit sociale ou familiale – rien ne lui enlève son droit d'affirmer sa singularité, peu importe les risques et les résistances auxquels il fera face, pour pouvoir conquérir sa liberté et exister comme être et jouir de sa liberté au regard de l'autre. Sinon, au lieu de contribuer à son développement, l'autre peut être une menace, un frein à l'épanouissement de l'individu qui se révélera par la suite incapable de se prendre en charge comme l'entourage de Thérèse l'a été à son égard.

Le romancier haïtien-canadien, Émile Ollivier, lors d'une conférence dans des propos rapportés par l'essayiste et professeur Anne Marty, a souligné que la littérature « ne donne pas de solutions [aux incertitudes et les soucis de

40. Ibid., p. 100.

41. Anne Marty, « Émile Ollivier. Printemps français d'un écrivain haïtien-canadien », *Haïti en littérature*, Paris, La flèche du temps/Maisonneuve et Larose, 2000, p. 202.

l'humain], elle questionne »⁴¹ et de plus « dans un contexte "de fin de certitudes" et de "pertes de repères", les créateurs apparaissent comme des sismographes de la réalité du monde »⁴². Il n'a peut-être pas tort, car comme un discours sur le langage, la littérature n'est donc pas appelée à résoudre les problèmes humains mais intervient sur les phénomènes en les questionnant et en proposant des formes et des manières pour appréhender les réalités. Aussi le roman *Thérèse en mille morceaux* de Lyonel Trouillot interroge et remet-il en question certaines pratiques sociales constituant de véritables obstacles au développement et à l'épanouissement de l'individu, par ricochet la société. Car au-delà de l'individu Thérèse, personnage central du roman, le discours romanesque se veut également une métaphore du collectif, du corps social qui s'engluie dans un immobilisme, un dénuement et un chaos monstrueux. Ce qui donne raison à Alba Pessini qui souligne que « Toute l'œuvre de Trouillot s'élabore autour d'une spirale tragique qui laisse au lecteur une forte impression d'irréversible, de définitif, de se trouver face à une société incapable de se prendre en charge où les individus se traînent »⁴³. Une œuvre que l'on définira, sans risque de se tromper, comme un jeu de miroir à travers lequel la société se fait et se défait tout en s'observant et observant les plis et les replis de son image souillée et sa conscience meurtrie et consumée.

42. Ibid., p. 202.

43. Alba Pessini, « Littérature et société dans l'œuvre de Lyonel Trouillot », *Identités, Races et Couleurs, Legs et Littérature*, No 9, Port-au-Prince, LEGS ÉDITION, 2017, p. 27.

Bibliographie

BARTHES, Roland, « Écrivains et écrivants », *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, pp. 147-154.

BENOIT, Claude, « Quand "Je" est un autre. À propos d'*Une belle matinée* de Marguerite Yourcenar », *Relief*, 2, No 2, 2008, pp. 145-160.

URL : <http://www.revue-relief.org> Consulté le 28 août 2018.

CHEMLA, Yves, « Thérèse en mille morceaux », *Notre Librairie*, 145, 2001.

COLIN, Patrick, « Identité et altérité », *Cahiers de Gestalt-thérapie*, No 9, 2001, pp. 52-62.

URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2001-1-page-52.htm>, Consulté le 12 septembre 2018

DENIS, Benoît, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris, Points, 2000.

ESTÉPHA, Jean-James, « La maison: lieu de refuge et de combat dans l'œuvre de Marie Vieux-Chauvet », Carolyn Shread et Dieulermesson Petit Frère, *Marie Vieux-Chauvet, Legs et Littérature*, No 8, Port-au-Prince, 2016, pp. 109-120.

LAURENCE, Stéphane, « Le regard psychosocial : l'autre et moi. Vers une psychologie psychosociale des prises de position », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2006, vol. 3, No 71, pp. 55-64.

URL : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologiesociale-2006-3-page-55.htm> Consulté le 28 août 2018.

MÉNARD, Nadève, *Lyonel Trouillot, Les enfants des héros*, Paris, Honoré Champion, 2016.

MOUSSAVOU, Émeric, « La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : approche comparée des littératures africaine, insulaire,

maghrébine et caribéenne », (Thèse de doctorat), Université de Limoges, 2015.

URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01187177>. Consulté le 28 août 2018.

PESSINI, Alba, « Littérature et société dans l'œuvre de Lyonel Trouillot », Carolyn Shread, Dieulermesson Petit Frère, *Identités, Races et Couleurs, Legs et Littérature*, No 9, Port-au-Prince, LEGS ÉDITION, 2017, pp. 17-33.

PLATON, *Œuvres complètes : La République*. Livre II, [Traduction et notes par Robert Baccou], Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. --- 369b.

SARTRE, Jean-Paul, « La situation de l'écrivain en 1947 », *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948, pp. 169-308.

SPEAR, Thomas C., « Lyonel Trouillot, Cinq questions pour Île en île », *Île en île*, 2011.

URL : http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/media/5questions_trouillot.html, Consulté le 12 septembre 2018

TROUILLOT, Lyonel, *Thérèse en mille morceaux*, Arles, Actes Sud, 2000.